

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Au moment de l'ouverture de la chasse, les gares de chemin de fer offrent un aspect des plus animés et qui ne manque pas d'un certain pittoresque. Si les femmes y sont en minorité, l'espèce canine, du moins, ne manque pas de représentants. On rencontre là des chiens courants et des chiens d'arrêt : limiers, braques, épagneuls, terriers, bassets, etc. Ils sont au grand complet, tout frétilants d'impatience, affamés de grand air, de courses effrénées et de carnage. Car il ne sont pas sans deviner, ces bonnes bêtes, ce que l'on attend d'eux; le fusil et le carnier de leurs maîtres les ont mis au courant de la situation.

Les conversations sont fort bruyantes et la plus grande familiarité règne entre tout le monde; bêtes et gens se connaissent, se comprennent, au point qu'on dirait presque une même famille. Et puis c'est un brouhaha indescriptible, un étrange concert de voix... Mais gare aux oreilles délicates! A peine a-t-on ouvert les portes, qu'on entend un vacarme endiablé: aboiements fougueux des chiens, sifflets aigus des maîtres, coups de fouet, cris variés: — Ici, Castor! — A bas, Diane!... Et des hurlements et un tapage à faire!... Ce que tout le monde s'empresse de faire, du reste, car le sifflement de la locomotive annonce le départ, et le train emporte les tapageurs. « *Tayau! tayau!* Gare à la bête!... » Les lièvres et les perdrix n'ont qu'à bien se tenir, car les combattants sont décidés à ne faire aucun quartier. Voilà, pour les amateurs, quelques bons diners en perspective.

Les diners d'ouverture de chasse offrent un caractère particulier: point de cérémonie et beaucoup de gaieté. Les femmes y font peu de toilette, leur rôle, ce jour-là, étant un peu effacé par celui des héros du jour; leurs frais, si elles en faisaient, seraient en pure perte. Les yeux et les oreilles sont pour les chasseurs, dont on écoute les récits plus ou moins véridiques.

Les chasseresses, car il y en a un certain nombre, adoptent des costumes commodes, qui leur permettent de suivre la chasse sans ennui; hautes bottines, guêtres et jupons courts; point de froufrou. Ceci, par exemple: — Costume en drap limousin. Jupon court, garni de biais, posés en volants. Tunique-blouse terminée par des biais, relevée par des boutons de fantaisie: plis russes au corsage, trois dans le dos, quatre devant; col d'homme, revers et parements aux manches, le tout coupé en biais et garni de boutons. Ceinture en acier. Col et manchettes en toile de deux couleurs. Chapeau canotier. — Ajoutez à cela une gentille gibecière posée en bandoulière, et le fusil sur l'épaule. Voilà pour les intrépides! Et il n'en manque pas, je le sais.

A la campagne, lorsqu'il s'agit d'un diner *prié*, les femmes choisissent de préférence un tissu léger, si le temps le permet. C'est le cas d'exhiber les jolies robes blanches: — rien de sainte Mousseline! — les tabliers et cuirasses de valenciennes; les belles broderies en soie mate sur fonds canevas; les organ-dis diaphanes; les batistes à jour, brodées en laines de couleur; etc.

Je citerai, à cette occasion, une toilette fort gracieuse, en linon transparent, écri très pâle, bordé de bluets en laine bleue. Le jupon, à longue traine, est monté à la ceinture par un seul large pli saillant, plusieurs fois double; le bas est garni d'un haut volant plissé, par groupes

de trois plis, que sépare un espace égal à celui qu'ils occupent; un ruban bleu passe sous chaque groupe de plis qu'il relie en dessus, formant ainsi la tête. Tablier très long, garni de guipures bleues placées à trois distances égales, relevé et drapé au milieu derrière sous un nœud en velours noir à bouts tombants. Corsage *Suisse* formé par une échelle en velours noir avec montants et barrettes. Les manches, coulissées très finement, se terminent par un double cornet que coupe une bande



P. N° 223. — COSTUMES DE FILLETES.

develours noir nouée sur le dessus. Rien de plus léger, de plus frais que cette toilette.

Le *tablier* joue le principal rôle dans le costume actuel; il a donc une importance énorme, qu'il va conserver tout l'hiver: cela est certain. Beaucoup de ces tabliers pourraient se nommer secondes jupes, puisqu'ils sont montés à une ceinture comme celles-ci. La différence à établir est dans leur coupe spéciale, qui tient un peu du châle. Prenez une pointe de châle, en effet; mettez-la au rebours, c'est-à-dire à plat sur le jupon, la pointe du milieu en bas des devants; réunissez les deux autres côtés en formant des draperies, pour les relever et les nouer derrière, en laissant retomber les extrémités: vous avez là un tablier à la mode du jour, en faisant toutefois quelques modifications, comme de supprimer la pointe du milieu, le bas du tablier étant arrondi et large. Quant aux deux pans, ils sont carrés, lorsqu'il y en a; mais il arrive souvent que les draperies du tablier s'agraient simplement dans un pli du jupon, comme dans le costume à la Bulgare, ou bien qu'un large nœud en étoffe pareille en dissimule la jointure.

J'ai vu quelques primeurs en fait de toilettes nouvelles pour la saison prochaine, mais il est encore trop tôt pour faire des révélations; je me contenterai donc de laisser entrevoir un peu l'horizon. — De très jolis tissus matelassés en toutes sortes de dessins et de couleurs, des draps velours de nuances merveilleuses, des limousines en gros drap et rayures incolores, à faire rêver les pères de l'Auvergne! Puis toutes les séries de draps de fantaisie pareils à ceux dont on fait les vêtements d'homme. Vont-ils nous en vouloir de ce pillage!

En soieries, j'ai vu de magnifiques étoffes lamées or et argent, des pièces d'armure de soie d'une qualité superbe, à des prix madras de couleurs vives et variées.

Mais ce que j'ai le plus admiré, ce sont de belles broderies d'application de cachemire ou de velours sur gros tulle, exécutées en soie et perles, puis découpées: c'est splendide, employé comme cuirasse et tablier; seulement ce ne sera pas à la portée de toutes les bourses. A moins qu'une femme adroite ne s'amuse à entreprendre elle-même ce travail... Je connais des jeunes filles qui en sont capables!

Ne voulant pas commettre trop d'indiscrétions aujourd'hui, je ne dirai rien des costumes *zèbrés* de lacets perlés, me réservant de donner prochainement des détails précis au sujet des nouvelles garnitures: plumes de coq noires et de couleur, passementeries perlées d'or, d'argent, d'acier bruni, etc.; enfin j'examinerai attentivement les boutons, qui envahissent de plus en plus nos vêtements. Nous ne nous en plaignons pas trop, du reste, car l'industrie parisienne est arrivée à l'apogée du progrès sous ce rapport. Jamais on n'en a fait de si jolis, ni donné un si grand choix qu'aujourd'hui. Il y en a qui sont tout à fait artistiques; j'en excepte pourtant les têtes poilues, aux yeux de verre et au museau pointu, que nous sommes menacés de porter cet hiver.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des planches dans le texte.

P. N° 223.

1. Fillette de 8 ans. — Costume en cachemire beige. — Première jupe courte, plissée par de larges plis couchés, garnis de place en place de bandes en taffetas gros bleu, posées en quilles et fixées par des boutons de nacre. Seconde jupe drapée et relevée sur les côtés. Veston demi ajusté, orné devant de revers en taffetas gros bleu, cloués de boutons de nacre; col montant, épaulettes et parements au bas des manches, le tout assorti à la garniture. Ceinture en cuir. — Lingerie plissée. — Chapeau en paille de fantaisie, entouré de ruban gros bleu, avec coques et muguet en branches posés derrière.

2. Fillette de cinq ans. — Costume en cachemire gris perle. — Jupon terminé par trois bandes dentelées et bordées de ruban rose. Corsage à basques, tout encadré en haut et en bas, ainsi qu'aux manches rondes, d'un bord dentelé garni de ruban rose. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau en paille noire, garni de velours noir et d'une plume rose.

G. N° 434.

TOILETTES DE CAMPAGNE: RÉCEPTION. — 1. Robe de dessous en taffetas noir; jupon à traine entourée de deux volants de 15 c. froncés à tête; corsage décolleté avec une simple épaulette pour manche. Polonaise en canevas écru; les devants, ajustés à la taille par deux nœuds de ruban noir ou de couleur; s'écartent du bas et s'ouvrent dans le haut, ils sont encadrés d'un large coulé, garnis eux-mêmes à chaque bord d'une guipure ou d'une valenciennaise anglaise. Cette garniture remonte d'un côté par derrière avec le devant de la polonaise, qui, à cet endroit, est détaché du reste de la jupe. Autour du cou, la dentelle est ruchée au corsage. Le bas des manches se termine par un revers coulé traversé par des entre-deux et garni de dentelles.

(Notre planche coloriée n° 1158, annexée au présent numéro, représente cette même figurine, vue de dos).

2. Costume en toile d'Irlande d'un lilas clair. Une seule jupe ras-terre, entourée dans le bas d'un volant de 25 c. à bord festonné en violet, recouverte entièrement par derrière de volants semblables; des ruches traversées par des liserés violets ornent le tablier en biais. Corsage montant à revers violets encadrés de bandes festonnées; les basques par derrière sont festonnées. Manche terminée en *cornet* festonné, entourée un peu au-dessus d'une ruche violette qui remonte sur la couture du bras. — Lingerie ruchée. — Chapeau jardinière en paille noire, garni de gaze blanche et de fleurs des champs.

G. N° 448.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume en toile unie marron et toil rayée marron sur fond blanc. — Jupon à traine, entouré d'un volant en toile unie, monté à tête avec une bande rayée; Polonaise ajustée en toile rayée, dont le tablier, détaché du reste de la jupe, remonte sur celle-ci par des draperies. Volant uni et bande rayée posés sur tous les bords. Veston en toile unie ajusté derrière, ouvert devant, encadré d'une petite ruche en pareil; manches terminées par un volant froncé au milieu avec une bande unie resserrant cette partie. — Lingerie ruchée. — Chapeau à bords très évasés, genre *Paméla*, garni en dessous d'une traverse de velours avec fleurs des champs, et orné dessus d'une plume en panache et d'une bande en velours.

2. Costume en toile bleu pâle et toile rayée bleu et rose. — Le devant du jupon est en toile rayée, la partie de derrière en toile unie; tout le bas est entouré d'un volant plissé en toile rayée, surmonté d'une bande plate et d'une ruche formant tête, le tout en pareil. Corsage-veston en toile unie, très ajustée; il est entr'ouvert devant par un large col rabattu en toile rayée; les devants de la basque, à partir du milieu de la taille, sont coupés en biais et viennent, par un écart très marqué former une pointe sur les côtés, ce qui donne à la basque de derrière un aspect de peplum. Les bords sont garnis de plissés en toile rayée. Poches et manches en toile rayée. — Lingerie ruchée. — Chapeau de paille garni de roses, de plumes et de ruban bleu.

#### Description de la planche coloriée n° 1158.

TOILETTE DE CASINO. — 1. Jupon de taffetas vert d'eau entouré d'un haut plissé de 40 c., formé par une bande de deux couleurs de vert, ce qui produit régulièrement trois plis d'une nuance vert d'eau et trois plis d'une nuance plus foncée. Polonaise en foulard à fond blanc et semis de petites roses, dont le tablier arrondi est détaché sur les côtés; la jupe par derrière est gracieusement relevée en pouff et tous les bords sont garnis de plissés de taffetas vert disposés comme ceux du jupon et recouverts d'un effilé assorti à toutes les nuances de la toilette. Cette même double garniture encadre le haut du corsage ouvert en châle, en formant collerette. Manches en taffetas vert d'eau ornés d'un plissé pareil aux précédents. Lingerie en crêpe lisse blanc ruché. — Chapeau jardinière en paille d'Italie, garni d'un large velours noir noué derrière et d'un bouquet de fleurs des champs. — Gants de Suède à 9 boutons.

2. — Robe de dessous en faye marron. Corsage décolleté sans autre manche que l'épaulette; jupon à traine entouré d'un volant froncé de 40 c. terminé et surmonté par un plissé de 40 c. monté à tête. Polonaise en canevas écru, — tissu très à jour, — vue de dos. La jupe n'est tenue que d'un côté au tablier, l'autre côté forme deux parties distinctes dont les bords sont garnis de bouillonnés encadrés de guipures écruées; cette même garniture termine

également le bas de la jupe, qui est relevée en pouff par des pinces irrégulièrement faites. Le dos du corsage n'a qu'une couture au milieu, et le haut est orné d'un couléssé garni de guipures formant collerette. — Chapeau en mousseline blanche plissée, ruban bleu et branche de roses.

Notre gravure G. n° 434 (voyez page 414) représente cette même toilette vue de face.

## REVUE MONDAINE

Rarement l'onde amère aura été à la mode comme cette année, et l'on peut dire que l'Océan fait fureur, de Biarritz à Trouville. L'affluence est telle sur la côte normande, que les moindres chambres sont disputées au poids de l'or et qu'il en coûte aussi cher pour loger en vue de la mer à Trouville ou à Dieppe, cet été, qu'en vue des arbres des Champs-Élysées en toutes saisons.

Les courses de Deauville sont venues encore redoubler l'animation de Trouville et y amener une affluence nouvelle d'élégances et d'individualités de grand ton. Le domaine de Fervacques a député à Trouville, sous la conduite de sa châtelaine, Mme de Montgomery, toute une émigration pleine de grâce et de distinction : la baronne de Poilly, la duchesse de Fezenac, la comtesse de Brigode, la baronne Finot, la duchesse de La Trémouille, la comtesse de Bertheux, la vicomtesse de Courval, la comtesse de Ganay. Sur la route de Trouville à Deauville, c'est un perpétuel chassé-croisé de notoriétés du beau monde : la baronne Alphonse et Mlle Bettina de Rothschild, la princesse de Ligne, la vicomtesse Aguado, la duchesse de Maillé et sa fille Marie, la comtesse Fernandina, la comtesse d'Harcourt, la baronne de Haber, la baronne Koenigswarter et cent autres que nous pourrions nommer.

La mode sur la côte normande, cette année, est pour les femmes de mener des attelages d'ânes pas plus hauts que des chiens des Pyrénées. Les voitures choisies à cet effet sont des paniers très bas ou une sorte de voiture à deux roues, en bois verni, qui se fabrique en Angleterre et s'y nomme *village*. Quelques-uns de ces attelages, tenus avec beaucoup de soin, ne manquent pas d'une certaine grâce rustique bien en situation au bord de la mer.

Ce n'est pas la première fois, du reste, que les ânes se montrent dans les écuries de choix. Nous avons vu une paire de ces animaux qui avaient été donnés au marquis de La Valette par le vice-roi d'Égypte. Ces deux bêtes incomparables, aussi bien au point de vue de la forme qu'à celui de la vitesse et de la solidité, avaient une robe toute blanche et ressortaient admirablement sous les harnais rouges dont on les couvrait.

À côté des voitures à ânes, lancées désormais sur les plages élégantes, on doit, cette année, au beau-vivre féminin une invention vivement appréciée. Elle consiste à faire disposer, au bord de la mer même, un kiosque-boudoir avec piano, meubles capitonnés, tapis, en un mot tout ce qu'il faut pour tuer le temps le plus galamment du monde, et pouvoir présider, le soir, une petite cour choisie. Là, on cause et l'on fait de la musique au bruit sourd de la vague, en prenant des glaces et des sorbets. Pour éloigner les indiscrets et les importuns de leur *buen retiro*, nos mondaines le font entourer d'une allée à double palissade en planches, à laquelle on accède par une avenue également fortifiée. Il faut montrer patte blanche, sinon la chevillette ne bouge pas.

À la campagne, une distraction assez édifiante, c'est la fondation d'un vestiaire de charité.

La fondatrice lance des demandes d'association dans le pays, et les châtelaines, les habitantes des jolies maisons de campagne à qui la villégiature laisse des loisirs, les femmes des notables du lieu, — maïresses, doctresses, notaires, voire même

huissières, — répondent avec empressement à cet appel fait au nom des pauvres.

Quelques-unes de ces dames regardent la création de ce vestiaire comme une bonne fortune : la réunion hebdomadaire qui en résulte sera un prétexte à exhibition de toilettes, peut-être un moyen de se faire des relations.

La fondatrice a donc pu s'adjoindre une vingtaine d'associées qui se réunissent tous les vendredis pour coudre de leurs jolis doigts des layettes, des vêtements de vieillards, des linges pour les malades.

Pour si peu qu'on observe, on peut, au premier coup d'œil jeté sur l'assemblée, reconnaître les castes qui les différencient entre elles.

Ainsi, la comtesse arrive dans une voiture de campagne, vêtue de mousseline ou de batiste d'une fraîcheur immaculée, avec de longues boucles d'or, un grand chapeau Trianon, un parfum d'iris ; ayant pour tout bijou une croix au cou, et tenant de sa main longue, effilée et gantée de peau de Suède, un élégant panier à ouvrage qu'elle a brodé elle-même.

La jolie financière descend d'un landau ; ses cheveux sont relevés très-haut sous un très-petit chapeau ; sa robe est un adorable fouillis de gaze, de faille et de dentelle ; des bijoux partout où on peut les admettre ; de la poudre de riz, des parfums anglais. À la main, un sac en cuir de Russie.

La notairesse mêle les deux genres : chapeau de campagne et robe de diner, col de toile et diamants aux oreilles, gants mauves glacés et petit panier en osier acheté à la foire.

Les trois coteries ne se confondent pas davantage dans le grand salon où la fondatrice, vêtue d'une longue robe de laine noire, pâle et grave, les reçoit avec l'aisance et le grand air voulus.

Chaque caste a adopté son coin dans la vaste pièce. Mais la Chaussée-d'Antin fait des tentatives de rapprochement assez bien accueillies par l'exclusif faubourg Saint-Germain. Seulement, soyez sûrs que cet hiver, à Paris, la porte légèrement entre-baillée sera complètement fermée. Quant au village, il est traité avec bienveillance par les deux partis élégants.

À une heure précise, tout le monde doit être arrivé, sous peine d'amende. Après les échanges de poignées de main et de révérences, la présidente ouvre la séance par une prière. Puis ces dames déploient leur ouvrage. La vice-présidente lit le rapport des événements de la semaine : familles secourues ou à secourir ; augmentation ou déficit des recettes. Après cela s'engage une causerie que la présidente essaye de rendre générale. Nouvelle pierre de touche où l'on reconnaît, au tour d'esprit, la classe à laquelle chacune appartient. À deux heures et demie, le silence est réclamé : lecture pieuse faite par une de ces dames à tour de rôle. La causerie reprend ensuite jusqu'au moment de la séparation, à quatre heures.

P. DE LUCENAY.

## LA TOILETTE ET LES MŒURS

La *Gazette des Beaux-Arts* poursuit la publication de la *Grammaire des beaux arts décoratifs*, par M. Charles Blanc.

La transition des modes féminines, sous la monarchie de Juillet, aux modes du second empire, inspire à l'érudite écrivain des remarques qu'il n'est pas sans profit pour nos lectrices de reproduire :

« À l'avènement du second empire, les liens de famille se relâchèrent, un luxe toujours croissant corrompit les mœurs, au point qu'il devint difficile de distinguer une honnête femme au seul caractère de son vêtement. Alors la toilette féminine

se transforma des pieds à la tête : les coques et les anglaises disparurent; les chastes bandeaux, les bandeaux unis, dont Raphaël a encadré le front de ses vierges, commencèrent à onduler en se redressant à la manière des chevelures antiques.

« Ensuite, ils se relevèrent à racines droites, et l'on ne conserva d'autres boucles et d'autres frisures que celles qui tombaient sur le front ou sur la nuque. Les premiers furent rejetés en arrière et se réunirent en croups accentués. On développa tout ce qui pouvait empêcher les femmes de rester assises, on écarta tout ce qui aurait pu gêner leur marche. Elles se coiffèrent et s'habillèrent comme pour être vues de profil. Or, le profil, c'est la silhouette d'une personne qui ne nous regarde pas, qui passe, qui va nous fuir.

» La toilette devint une image du mouvement rapide qui emporte le monde et qui allait entraîner jusqu'aux gardiennes du foyer domestique. On les voit encore aujourd'hui, toutes vêtues et boutonnées comme des garçons, tantôt ornées de sou-taches comme les militaires, marcher sur de hauts talons qui les poussent encore en avant, hâter leur pas, fendre l'air et accélérer la vie en dévorant l'espace qui les dévore. »

Les femmes en penseront ce qu'elles voudront, mais voilà une jolie page de critique ! On peut dire que, si elle a la rigueur d'un diagnostic, elle a aussi la profondeur d'une bonne leçon de morale. Reste à savoir qui en profitera !

Robert HYENNE.

## LA VIE PARISIENNE

Un de nos amis, qui se repose des fatigues de la vie parisienne en voyageant, écrit qu'il a trouvé, sur les marches d'une chapelle de province, un mendiant porteur de cette inscription superbe :

AVEUGLE DE PARIS,  
a été attaché  
pendant dix ans  
A L'ÉGLISE SAINT-ROCH.

C'est l'histoire des comédiens en tournée, qui ne manquent jamais de faire suivre leur nom, sur l'affiche, de cette mention ronflante : *Artiste des théâtres de Paris*. La vérité, pour un grand nombre, est qu'ils ont, il y a quelque vingt ans, apporté une lettre sur un plateau au théâtre des Batignolles, ou joué les troisièmes inutilités dans les coulisses de la Porte-Saint-Martin.

\*\*\*

Ah ! l'interminable chapitre que celui des employés !

Il s'agissait de déclarer la naissance d'un enfant à la mairie de l'un des vingt arrondissements. Au nombre des témoins se trouvait M. Ferdinand Denis, l'auteur du *Brahma voyageur*.

- Le nom du premier témoin ? demanda l'employé.
- Ferdinand Denis.
- Je vous demande votre nom.
- Denis est mon nom de famille.
- Ah ! bon. Votre profession ?
- Conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.
- Et vous demeurez ?
- A la bibliothèque.
- Quelle rue ?
- Place du Panthéon, parbleu !
- Quel numéro ?

— Comment ! Mais il me semble que...

— J'ai besoin de ce numéro ; il me faut un numéro.

— Je ne le connais pas.

— Vous le chercherez. Il me faudra ce numéro !

M. Ferdinand Denis écrivit le lendemain :

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous informer qu'il n'y a pas de numéro à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, pas plus qu'à la colonne de Juillet.

» Agrérez, etc. »

Il n'est pas bien certain que l'employé ait compris.

\*\*\*

On annonce la mort d'un original qui, au dire des journaux, avait l'inoffensive et singulière manie de passer les trois quarts de ses journées dans les omnibus, allant d'un quartier dans un autre, sans but, sans besoins, mais se donnant l'air d'un homme affairé ; d'ailleurs, toujours gai, toujours souriant, toujours très proprement habillé.

Ce que le public ne sait pas, c'est que les omnibus parisiens ont depuis quelque temps un habitué qui, sur l'impériale, parcourt parfois cinq ou six lieues en divers sens, réfléchissant et observant.

Cet habitué, c'est Victor Hugo, qui travaille de cette façon bizarre, nourrissant une idée au milieu du brouhaha, et rentrant ensuite pour écrire ce qu'il a pensé... à vol d'oiseau.

\*\*\*

Un gommeux se promenait, l'autre jour, sur le boulevard, l'un de ses yeux au vent, l'autre soigneusement abrité sous le verre d'un lorgnon. Tout à coup un bon paysan l'aborde et, se découvrant respectueusement :

— Pardon, m'sieur, je voudrais vous demander quelque chose ?

— Demandez, mon ami.

— Eh ben ! m'sieur, c'est-y de naissance ce que vous avez dans l'œil ?...

A. Z.

## LA SAISON ANGLAISE

La saison, à Londres, est finie. Grâce à cette nouvelle expérience de trois mois, le voile se déchire peu à peu : il me semble que je commence à comprendre. J'ai beaucoup vu le monde et tous les mondes. Comme ceci diffère de cela ! Et que cette nappe d'eau qui nous sépare de la France met de distance entre nous ! Même aujourd'hui tout nous paraît étrange, les plaisirs, la société, la toilette, les jeux du sport. Malgré leur bienveillance, malgré nos sympathies et cette franc-maçonnerie, qui fait des gens du monde de toute l'Europe une famille d'affiliés, pourquoi ne pas dire bravement que nous n'avons pas deux idées en commun, même avec ceux de nos voisins qui sont les plus cosmopolites ?

La conversation avec les femmes est difficile ; à chaque détour, on se sent arrêté par une barrière invisible. Sans s'en douter, on aborde un sujet réservé, et tout à coup votre partner garde le silence : on vous fait sentir qu'on ne passe pas par là.

Elles ne doivent être ni meilleures ni plus indulgentes que les nôtres ; mais comme elles ont l'esprit de corps ! Elles se tiennent, se défendent et poussent la discrétion jusqu'à l'hypo-

crisie. Un Français, après un long séjour, pénétrera peut-être quelques mystères, jamais il n'aura une confiance : sa légèreté excite la méfiance ; son penchant à la raillerie et sa curiosité psychologique provoquent la réserve. A Londres, d'ailleurs, on ne cause pas, à proprement dire : on parle, on raconte des faits plus ou moins intéressants, on fait des rapports pratiques sur une partie à laquelle l'interlocuteur n'assistait point ; et c'est tout.

Jamais on n'a l'occasion d'un duel délicat, d'une partie d'es-crise de conversation où personne ne se blesse et où chacun montre sa dextérité de main et la grâce de son allure. On parle sur un pied, entre deux portes ou, surtout, assis sur une marche d'escalier dans un raodit. Mais ce n'est plus ce joli jeu de raquette où l'on se renvoie les mots qui volent, où l'on peut donner beaucoup sans rien perdre. Quelques Anglaises, qui voient beaucoup le monde hors de l'Angleterre, avouent que cette causerie les fatigue et les inquiète ; elles ne se sentent pas assez armées et évitent les occasions de causer avec les Français.

Les Anglaises sont quelquefois d'une beauté troublante et d'une simplicité grande et noble qui fait mépriser les petites façons apprises, dont nos jeunes filles ne se méfient point assez. En revanche, il est assez rare qu'elles aient le charme ou ce piquant indéfinissable qui fait qu'une Française au nez retroussé vous occupe tout un soir, et désespère les plus jolies en accaparant les soins.

Elles ont souvent la silhouette noble et intéressante, malgré le saccadé de la démarche et l'absence d'harmonie. Jamais de gracieux tours de tête, ou de petits gestes d'oiseaux effarouchés quand elles sont sûres qu'on les regarde ; il n'y a guère plus de coquetterie de corps que de coquetterie d'esprit.

Leurs plaisirs nous sembleraient des corvées excessives, mais l'habitude et la régularité les a rendues insensibles à la fatigue physique : elles sont entraînés. On a dit vingt fois qu'une Parisienne robuste serait sur les dents à la suite d'une *season*. Jamais notre tempérament ne se fera à cette agitation inouïe qui exige un déploiement de forces bien supérieures aux nôtres.

L'Anglais est robuste, difficile à émouvoir ; il dépense peu et sait équilibrer ses forces ; mais que dire de ces amazones qu'on trouve à neuf heures à Roten-Row, après les avoir saluées à quatre heures du matin au bal ! A dix heures, elles déjeunent ; à onze, elles écrivent leurs billets du matin, lancent leurs invitations, répondent à celles qu'elles ont reçues, engagent et combinent les journées qui vont suivre. A midi, elles s'habillent pour *luncher* en ville ou pour donner le *luncheon* à leurs amis. A quatre heures, elles sont dans Brompton ou dans Oxford, ou dans Baker street ; on voit leurs voitures à la porte des magasins, et l'on reconnaît les valets de pied assis sur les bancs. A cinq heures, elles se visitent ; à six heures, si elles étaient à cheval le matin, elles sont au parc en voiture. A sept heures et demie, elles sont décolletées pour dîner à huit heures ; à neuf heures et demie, elles sont dans leur loge à Covent-Garden ou à Drury-Lane ; à minuit, elles entrent au bal.

Il y a quelques années, c'était la mode, en sortant d'une fête, de gravir les deux cents marches du dôme de Saint-Paul pour voir Londres au lever du soleil. On réparait alors la cathédrale ; l'architecte, une célébrité, était très-aimé dans la société anglaise, et toute l'aristocratie se donnait ce divertissement qui épouvanterait deux fois une femme de nos salons parisiens : la première, à cause de la fatigue ; la seconde, à cause de la nécessité d'apparaître effrontément en plein jour, à la face du ciel libre et pur, après une nuit de bal.

Il y a cependant quelque chose de logique dans ces débauches d'air et ces appétits de mouvements ; elles se renouvellent par l'air frais qui fouette les joues, pénètre les pores et amène le sang à l'épiderme. Les nerfs se détendent, les forces se ré-

cupèrent ; puis vient l'immersion d'eau froide, indispensable pour les plus frêles, et qui complète cette hygiène bien entendue.

P. LIFE.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE DE CLUNY. — Ce n'est pas sans peine, paraît-il, que *Martin et Bamboche* ont pu s'échapper vivants des ciseaux de la Parque moderne qui, sous le nom de Censure, préside au sort des drames. Atropos a cru devoir ajouter aux *Misères d'un enfant trouvé* décrites par Eugène Sue, mais elle a du moins fait grâce de la vie à ses intéressantes victimes.

Telle qu'elle est, en dépit de ces mutilations, la pièce du grand romancier mérite encore d'attirer le public, et peut-être trouvera-t-elle du côté des humains plus d'indulgence que ne lui en ont témoigné les demi-dieux de la commission d'examen.

THÉÂTRE DES ARTS. — La direction de l'excentrique théâtre de Cluny mérite d'être encouragée, car c'est à elle qu'on doit la réouverture, sous le titre de Théâtre des Arts, de l'ancienne salle des Menus-Plaisirs. Ses portes s'annoncent comme devant être plus particulièrement hospitalières aux *jeunes* : c'est un programme auquel les sympathies ne sauraient faire défaut.

L'inauguration a eu lieu avec les *Sceptiques*, de M. Cadol, importés de Cluny. Une comédie en un acte de M. Alphonse de Launay, *Reliques d'amour* représentait sur l'affiche l'élément inédit. C'est un heureux commencement. A quand, maintenant une œuvre upeu plus importante ?

THÉÂTRE-DÉJAZET. — M. Léon Beauvallet a tiré de l'œuvre de celui que les Anglais considèrent comme le premier de nos romanciers une sorte de revue ayant pour but de faire revivre sur la scène les *Femmes de Paul de Kock*.

Qui nous donnera maintenant le *Grand monde* du même Paul de Kock ? Il y aurait là, à coup sûr, des épisodes qui jetteraient le grand monde du noble faubourg dans une stupéfaction profonde, si l'on en juge par le suivant, que nous détachons d'un des romans du maître.

Une jeune fille y raconte à l'auteur de ses jours — un concierge de bonne maison — qu'elle a diné chez une demoiselle de Montclair « dont le père est capitaliste ». Vous voyez cela d'ici !...

« — Tu aurais dû me rapporter des truffes ! fait observer le père, un homme de ménage bien entendu.

» — Mettre des truffes fricassées dans sa poche !... ce serait joli !...

» — *Ça se fait, chère amie, ça se fait.* J'ai eu un locataire qui, lorsqu'il allait dîner en ville, avait à son habit une petite poche doublée en plomb... de ces feuilles de plomb avec lesquelles on enveloppe le chocolat, et il fourrait là-dedans une foule de friandises. Quand il rentrait fort tard, il mettait la main à la poche, et, au lieu de me glisser la pièce blanche, me donnait du nougat, des macarons, des fruits, des olives ; une fois même, il m'a gratifié d'un pilon de volaille !...

» Je lui ai dit : — Comment donc avez-vous fait pour faire passer ce morceau-là dans votre poche sans être aperçu ?

» Il s'est mis à rire en me répondant : — J'ai fait tomber ma serviette à terre, et, en me baissant pour la ramasser, j'ai lestement fait disparaître ce pilon. On n'y a vu que du feu. »

Quel singulier monde que celui des dineurs de Paul de Kock ! Mais celui-là, du moins, ne prête qu'à rire.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 434. — DESCRIPTION PAGE 410.



TOILETTES DE CAMPAGNE : -- RÉCEPTION -- VISITE  
 Modèles de M<sup>me</sup> Hermantine Du Riez (8, rue Halévy).

(Voir pour la toilette de réception, notre gravure coloriée 1158 et sa description.)



*Julius Davin*  
A. Leroy, imp. r. des Murais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris

*J. J. Goubaud*  
1158

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu 92.

Épillettes de M<sup>me</sup> Hermantine Du Riez, s. Hulevy, 8.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud And Son, 30, Henrietta Street Covent Garden, W.C.

[Faint, illegible text or bleed-through from the reverse side of the page]



Mo



PLANCHE G. N° 448. — DESCRIPTION, PAGE 410.



COSTUME DE TOILE POUR LA CAMPAGNE

(Modèles de M<sup>me</sup> Marie Bataillon, 5, rue Thérèse).

## L'ÉPAVE

NOUVELLE

II

— Suite —

Le bruit mat des pas dans le sable devint régulier, quelques voix rauques échangèrent des mots d'ordre, des ombres glissèrent le long des genêts; enfin, un robuste jeune homme, couvert d'une saye rouge et les jambes emprisonnées dans un étroit caleçon de même couleur, s'arrêta brusquement et dit à un de ses compagnons:

— Les mulets sont-ils prêts?

Blanche osa à peine respirer.

C'était la voix de Mathurin Brindejone, le pêcheur, qui voulait la prendre pour femme et devant les prétentions de qui tous les autres jeunes gens du pays avaient abdicqué les leurs; du reste, un véritable enfant de la Tremblade, qui devait faire porter à sa femme ses crocs et ses filets, et la laisser marcher pieds nus. Comme tous les hommes soumis à une vie dure et sauvage, il aimait Blanche avec fureur parce qu'elle était belle; il se fût fait tuer pour la sauver d'un péril, sans hésiter, parce qu'il la regardait comme son bien; mais il s'occupait fort peu de savoir si elle l'aimait. Il l'aimait pour lui, non pour elle. Selon lui, c'était pour Blanche un honneur que de devenir la femme du plus riche et du plus beau garçon du pays; et une fois marié, tout en aimant sa femme, il l'eût battue sans scrupule à la première occasion.

On comprendra maintenant l'effroi de la jeune fille lorsqu'elle reconnut la voix de Mathurin.

— Allons! répondit le compagnon, la mer se conduit, ce soir, en bonne voisine. Quelle pêche nous allons faire! On n'attend plus que le vieil Ivon et sa femme. Quant à sa mijaurée de fille...

— Mijaurée, as-tu dit? s'écria Mathurin.

Et un coup de poing qui jeta par terre l'autre pêcheur lui fit justice de cette injure.

— Allons! du calme, dit le compagnon en se relevant. Je ne croyais pas te fâcher... Que diable! entre amis...

— Je t'ai traité en ami, dit froidement Mathurin; tu disais donc que la pêche...

— Sera peut-être une pêche d'hommes, dit une nouvelle voix, avec un sourire qui glaça le sang de Blanche.

Le nouveau venu était Ivon, une hache courte sur l'épaule, un paquet de cordes sous le bras. Derrière lui, se tenait Marianne immobile et s'appuyant contre une longue perche armée d'un croc de fer à trois dents recourbées. C'est là ce que les pêcheurs de la côte appellent une *gaffe*.

— Allons, troupier! lui dit l'ami de Mathurin; en affaires, il ne faut pas être triste comme la passion de Notre-Seigneur.

— La mer nous doit sa récolte; c'est notre vigne et notre champ à nous, ajouta Brindejone.

— Les uns la fouillent pour y trouver des perles; nous y cherchons, nous, des débris.

— Faut-il donc mourir de faim, de misère et de soif devant des tonnes de rhum, des ballots d'étoffe, et le reste?...

— Ne jouons pas sur les mots, répliqua Ivon d'une voix amère et si basse que Blanche ne put entendre sa réponse. Nous sommes des voleurs, voilà tout.

Mathurin et son ami Courils haussèrent les épaules.

— Tom, ici! Tom! cria Ivon, qui vit que son chien venait de le quitter et s'était jeté dans les genêts.

Mais Tom, ordinairement si docile à l'appel de son maître, ne revenait pas.

— C'est étrange! dit le pêcheur. — Tom! Tom!

Blanche frémit. Le chien l'avait trouvée cachée dans les hau-

tes touffes, comme un oiseau dans son nid; il sautait de joie autour d'elle et lui léchait les mains, tandis qu'elle s'efforçait vainement de le repousser.

— Tom a peut-être découvert quelque espion dans les genêts, dit Mathurin.

— Impossible, dit Ivon; il aurait aboyé.

Mathurin fit quelques pas vers l'endroit où était la pauvre fille, et elle se prit à trembler plus que les bruyères roses au souffle du vent. Mais Tom sauta aussitôt hors des genêts et montra à Brindejone une rangée formidable de dents blanches et aiguës.

Mathurin recula et dit:

— Ce n'est rien... un caprice de ce bon Tom. Mais les vagues sont hautes... le brouillard épais... le *Trident* ne passera jamais le *Bris-d'Acier*. A l'œuvre!

Qu'allaient-ils faire? Quel espoir sauvage animait ces hommes farouches? C'est ce que Blanche ne comprenait pas encore. Ils descendirent par un sentier qui serpentait sur le revers de la dune. Elle les suivit jusqu'à l'endroit où le sable humide était veuf de la stérile parure des bruyères et des genêts.

Là étaient rangés en cercle des mulets enveloppés de couvertures noires. Leurs têtes étaient bizarrement harnachées de courroies qui soutenaient de longues croix de bois solidement maintenues par des linges tordus et enchevêtrés à l'entour d'une façon inextricable.

Au milieu de ce cercle, Blanche reconnut la vieille vache de son père, cette bonne *Vendéenne* qui connaissait si bien sa voix, qui la suivait comme Tom, et sur le dos de laquelle elle avait tant de fois chevauché tout enfant. Cela lui fit mal. Elle souffrait de voir ainsi tout ce qu'elle aimait, tous les compagnons de sa vie paisible et pure mêlés à cette vision monstrueuse, au fond de laquelle se laissait pressentir quelque chose d'horrible.

Les paysans étaient tous munis de lanternes; c'étaient leurs clartés blafardes que Blanche avait prises pour les yeux des *spunkies*.

— Un dernier coup de canon s'éteignait dans le rugissement des lames.

— Hissez les lanternes, et à plat-ventre, mes gars! s'écria la voix forte de Mathurin.

En un clin d'œil, les lanternes flamboyèrent au haut des croix de bois; la vache porta à ses cornes un fanal mouvant, les paysans se couchèrent sur le sable, et les mulets se mirent en marche à la suite de la *Vendéenne*, dans la direction du *Bris-d'Acier*.

La marche naturelle de ces animaux était lente, grave, mesurée: ils allaient, ils allaient, et cependant leurs mouvements étaient si lents, si calculés, que le feu des lanternes semblait fixe, immobile, comme si elles n'eussent pas changé de place. Grâce aux couvertures noires et au brouillard, on ne voyait ni la vache, ni les mulets. Les croix de bois semblaient fichées en terre.

Blanche commença à comprendre.

Le *Trident* se trainait à la remorque de ces phares funestes tout droit vers le *Bris-d'Acier*, comme poussé par la main d'un mauvais génie. Elle se souvint alors d'avoir lu dans l'histoire que le vicomte de Léon, sire de la Tremblade, disait, en parlant de cet écueil: « J'ai là une pierre plus précieuse que celles qui ornent la couronne des rois. »

— Ainsi donc, dit-elle, ces hommes préparent les naufrages.

Et elle ferma les yeux, comme pour ne pas savoir ce qui allait arriver.

Mais elle entendit tout à coup un de ces bruits que ne saurait exprimer aucune parole humaine; un craquement sourd, un bouillonnement de vagues, un seul cri poussé par cent voix.

Mathurin se releva et répondit par un cri de joie.

— Le vaisseau s'est accroché au *Bris-d'Acier*, dit-il. Vive la *Vendéenne* du père Ivon ! Maintenant, gare aux chaloupes et aux nageurs. La hache aux dents, mes gars, et debout ! car la lame nous apporte de la besogne sur son dos.

En effet, la grève est inondée ; le flot meurt à peine aux pieds de Blanche et les pêcheurs ont de l'eau jusqu'aux genoux. Mais ces flots rejettent des caisses, des tonneaux, des barriques, toute une cargaison et des cadavres. Les pillards chargent leur butin sur les mulets ; les femmes traînent les morts dans un trou creusé dans le roc.

— J'entens un bruit de rames, interrompit vivement Mathurin en ordonnant le silence. — C'est une chaloupe ; elle vient droit à nous, elle a passé le brisant, et si nous n'éteignons pas nos fanaux, les gaillards seront ici avant dix minutes. Cachez les lanternes, et plus un mouvement, pas un mot.

On obéit, il y eut un moment de silence et de terreur.

Mais Blanche a puisé une héroïque résolution dans les paroles de Mathurin. Elle sera l'ange sauveur des gens de la chaloupe. Elle rampe doucement sur les genoux, retenant son haleine, les mains convulsivement tendues en avant pour saisir la lanterne cachée sous la couverture noire dont la *Vendéenne* est couverte. On entend le bruit sourd des rames qui luttent au hasard et sans régularité contre la vague écumante. Blanche touche la lanterne ; mais en même temps elle pense que les hommes de la chaloupe, une fois à terre, voudront se venger des naufrageurs ; que ce sera un combat sans pitié ; que son père et sa mère seront peut-être frappés... Elle hésite un instant.

Cet instant a suffi pour l'accomplissement du crime. Le flanc de la chaloupe s'ouvre sur les dents de granit du roc. Vainement les malheureux crient : « Au secours ! » avec l'accent déchirant du désespoir. Ils sont engloutis dans l'abîme. La tempête soulevée par Dieu pouvait s'apaiser, mais le cœur des naufrageurs était inexorable.

— Tout est fini, dit Ivon.

— Aux ballots maintenant ! cria Mathurin. Tête-de-loup, tu battras les genêts avec tes frères, tandis que nous autres nous achèverons de charger les mulets, fut-ce même sous le feu de la gendarmerie.

Tête-de-loup prit sa hache en main, et d'un regard oblique sonda la nappe mouvante des genêts, qui pouvait cacher toute une escouade.

Blanche se crut perdue.

En ce moment, Tom se mit à aboyer avec fureur, et à trois reprises plongea dans la vague qui le repoussa toujours sur la grève.

— Sst ! fit Mathurin. Tom a flairé quelque chose ; quel est ce clapotement ? Je ne me trompe pas, un gaillard qui nage encore ! Le camarade a du jarret !

En effet, les naufrageurs aperçoivent bientôt une tête qui glisse à la surface de l'eau. Du reste, pas un gémissement, pas un cri de détresse. On devine dans ce nageur héroïque, l'homme hardi de cœur et robuste de corps, qui n'espère son salut que de lui-même.

— Que faut-il faire ? demanda Ivon.

— Prends la gaffe, répond Mathurin d'une voix brève et sinistre.

— Dieu soit loué ! pensa Blanche ; ils vont sauver ce malheureux, lui tendre la gaffe ! ils ne sont bourreaux qu'à moitié : leurs mains ne versent pas le sang.

Ivon avait arraché l'arme terrible des mains de Marianne et regardait la mer d'un œil morne.

— Entre dans l'eau, ajouta Courils, et donne-lui le coup sur les reins. Eût-il la peau dure comme un requin, tu ne tireras à terre qu'un cadavre.

Ivon passa sa main sur ses yeux, fit un geste désespéré et

s'avança, les jambes tremblantes, la tête tombant sur sa poitrine, tandis que ses lèvres pâles et froides murmuraient :

— Blanche ! ma fille ! ma petite Blanche !

Blanche ne put résister à cet horrible spectacle. Elle voulut se lever, courir à son père, se jeter entre lui et sa victime, mais elle ne put que tendre les bras et pousser un cri d'épouvante, qui sembla pétrifier Ivon.

D'où vient ceci ? dit Mathurin.

— Nous sommes trahis, cria Courils.

— Mort aux espions, hurla Tête-de-loup, qui s'élança dans les genêts précédé de Tom.

Mais Ivon s'était arrêté, et le flot avait jeté le jeune nageur inanimé, mort ou évanoui, sur le sable... Quelques joncs marins retenaient encore ses pieds.

Mathurin promena la lueur d'une lanterne sur ce corps glacé, et le contempla avec une curiosité cruelle.

Tous ses membres avaient été lacérés par les écueils, et leur frère apparence ne révélait pas l'incroyable énergie par laquelle ce jeune homme avait dompté la tempête. Ses dents serraient le manche de cuir d'un court poignard malais à lame tordue en flamme. Ses cheveux blonds, plaqués sur son front, n'en cachaient pas la largeur intelligente ; un réseau de cils bruns frangeait ses paupières, grasses comme celles d'une femme, et promettait ce regard de velours si séduisant chez les Espagnoles et les créoles. Le léger gonflement de ses narines et la contraction nerveuse de ses lèvres trahissait un esprit sceptique et dédaigneux. Du reste, à la force peu commune dont il avait fait preuve il devait allier une grâce et une adresse extrêmes.

— Est-il mort, le beau damoiseau ? dit Mathurin. Si ses oreilles pouvaient entendre, si ses yeux pouvaient se rouvrir, malheur à nous !

Courils se pencha sur le corps du jeune homme et mit la main sur sa poitrine.

— Son cœur bat encore, dit-il.

— C'est à nous à finir l'œuvre de Dieu, dit Mathurin en levant sa hache.

Avant Tête-de-loup, avant Tom, une femme avait découvert Blanche. C'était Marianne qui avait senti son cœur bondir au cri de sa fille. La pauvre mère eut à peine le temps d'embrasser son enfant, de la couvrir de son corps et de lui crier : — Malheureuse ! tu te perds ; tu es perdue ! — et de dire toute frémissante, d'une voix rauque et altérée, à Tête-de-loup : — Silence ! silence ! pas un mot ! Vous n'avez rien entendu, rien vu. Eh bien ! c'est Blanche, ma chère fille. Ayez pitié ! Je sais la coutume. On la tuerait parce qu'elle est venue à la grève avant d'être mariée. Mais elle ne nous trahira pas. Si elle est venue, c'est un caprice d'enfant. Vilaine curieuse ! Écoutez, Tête-de-loup, vous n'êtes pas méchant. Vous m'avez aimée autrefois, vous savez, quand Ivon était là-bas, en Russie ; que sais-je ? vous n'avez pas oublié cela ; et je n'ai rien dit à Ivon, et vous êtes devenu son ami. Eh bien ! ne nous trahissez pas ; sauvez Blanche !

Mais tandis que Tête-de-Loup écoutait cette mère éplorée, Blanche vit la hache de Mathurin se lever sur le pauvre naufragé. Elle tenta un effort suprême, secoua l'engourdissement de ses membres, et, prompt comme l'éclair, repoussant le pêcheur et sa mère, vint tomber aux pieds de Mathurin en criant :

— Grâce pour celui-ci au moins ! ne prenez pas la vie de cet homme !

Tous reculèrent de surprise.

— Blanche ! malheureuse fille ! que fais-tu ? dit Ivon.

Et il voulut la prendre dans ses bras ; mais elle lui dit froidement :

— Ne m'approchez pas ! ne me touchez pas ! il y a sur vos mains des taches de sang, mon père !

— Est-ce toi, Ivon, demanda le premier Mathurin, est-ce

toi qui as amené ta fille ? est-ce son apprentissage ? a-t-elle choisi l'un de nous pour fiancé, et vient-elle lui porter sa gaffe en signe d'obéissance et de servage ?

— Malheureuse ! murmura sourdement le père en pressant son front de ses mains.

— Malheureuse ! en effet, dit Blanche avec une sorte d'égarrement, d'avoir reçu une telle vie, d'avoir mangé le pain que vous m'avez donné sans voir qu'il était trempé dans le sang, de m'être habillée de vols... Car cette robe, ce manteau qui me couvre, cet anneau à mon doigt, c'est le sang qui a payé tout cela, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle d'une voix déchirante. — Il y a des parfums de mort sur tout ce que j'ai aimé en ce monde. L'œuvre de vos mains, c'est le meurtre, le meurtre des victimes que la tempête vous jette, nues, déjà raides, livides, presque mortes. La main qui vole doit savoir tuer.

Et ses mains tordaient et déchiraient convulsivement la mante dont elle était enveloppée.

— Enfant, dit Courils, — le maître d'école, le savant de la Tremblade, — tu condamnes les coutumes de tes pères. Nous devons vivre de la mer ; le *bris* est un droit d'alluvion. Avant la révolution, le seigneur du pays en jouissait au su de tout le monde ; c'était le privilège féodal le plus lucratif. Dieu ne nous a pas donné de champs ; c'est sa main qui pousse les vaisseaux à la côte et sème sur la grève cette moisson. Il ne nous a pas mis en vigie sur un roc nu pour y mourir de faim, et tous ceux dont il jette les corps aux écueils, il les a condamnés dans sa colère.

— Ne calomniez pas Dieu, Courils, répliqua la pauvre fille ; votre féroce cupidité, voilà tout le crime de ces malheureux. Volez, mais ne tuez pas.

Et, sentant que ses forces l'abandonnaient, elle essaya de saisir les mains de Mathurin et lui dit d'une voix éteinte :

— Épargnez la vie de cet homme !

— Impossible, répondit-il. Les morts seuls ne parlent pas. Le sort de toutes nos familles dépend d'une indiscretion.

— Nous ne sommes que les instruments de Dieu, reprit Courils. Le bourreau est-il responsable du sang qu'il verse ? C'est la loi qui pousse le criminel sous la hache. Le chasseur abat le gibier sans remords, le soldat...

— Silence ! lui dit rudement Mathurin dont le cœur s'émut aux sanglots de la pauvre enfant qui embrassait ses genoux. — Tout ce que je puis vous promettre, continua-t-il en s'adressant à Blanche, c'est que moi je ne frapperai pas.

— Sera-ce vous, mon père ? s'écria alors Blanche ; vous, un vieux soldat de l'Empereur ! Rien ne remue-t-il plus dans votre âme ! Eh bien ! écoutez ! Si vous arrachez cette proie à ses bouchers, j'oublierai tout, mon père, je vous sourirai encore, je vous aimerai encore !

— Que vous fait la vie de ce misérable ? dit Brindejone. Il nous vendra. Le sort de vos parents et de vos amis sera à sa merci. Je ne parle pas de moi.

— S'il meurt devant moi, de votre consentement, répondit la jeune fille en regardant fixement Ivon et Mathurin, jamais je ne repasserai le seuil de la maison de mon père.

Et elle contempla avec une attention profonde le visage pâle et noble du naufragé, comme si cet homme eût été son bien.

— Il ne mourra pas, dit Ivon ; je renonce à ma part et je le prends pour *épave*. Je réponds de lui sur ma tête ; il est évadé, il n'a rien entendu ; il ne saura rien.

— C'est bien, dit hypocritement Courils. La coutume vous donne ce droit ; mais votre fille a vu et entendu, elle ; et aucun de nous n'est son fiancé.

— Son fiancé, c'est moi, dit fièrement Mathurin. Me contredirez-vous, Blanche ?

La pauvre enfant crut qu'elle allait mourir. Courils la regardait en souriant méchamment. Alors elle rassembla tout son courage, et dit :

— Je serai votre femme, Mathurin.

Et, levant les yeux vers le ciel, elle tomba agenouillée devant le naufragé.

### III

Quelques jours s'étaient passés depuis l'événement que nous avons raconté. Le naufragé avait été recueilli dans la maison du vieux soldat. Blanche était assise au coin du foyer entre Mathurin et le jeune homme. Le premier était vêtu du grossier caban avec lequel il bravait toutes les brumes de l'Océan. Le second était presque aussi élégamment habillé qu'un dandy. Il avait l'air d'être assez satisfait de tout son équipement, à l'exception de sa coiffure qu'il examinait souvent dans son miroir en hochant la tête. Enfin il ne put contenir son impatience et murmura :

— Quel pays barbare ! on n'y trouve pas même un coiffeur !

Mathurin laissa échapper un sourire de mépris à cette marque d'afféterie chez un homme qui avait cependant donné tout récemment des preuves d'un caractère déterminé. Blanche, au contraire, regardait avec une sorte d'extase l'élégant *Épave* qui, après avoir vainement cherché à dissimuler un balilement prolongé, lui dit du bout des lèvres :

— Voulez-vous, ma chère enfant, me chanter cette complainte du pays que vous répétiez hier matin avec votre mère ? Elle a quelque chose de parfaitement sauvage qui me plaît fort. Je vous accompagnerai avec ce violon que le naufrage a heureusement épargné avec ma toilette de ville.

— Bien volontiers, monsieur Julien, répondit Blanche.

— Allons ! maître Mathurin, ajouta l'*Épave* d'un ton léger et en montrant au pêcheur le violon accroché à la muraille, donnez-moi l'instrument.

Mathurin ne bougea pas. Puis, sur un geste suppliant de la jeune fille, il saisit brusquement le violon et le laissa tomber : le bois craqua et deux cordes se brisèrent.

— Maladroit ! s'écria le jeune homme.

— Dame ! je ne suis pas habitué à manier ces instruments-là, dit Mathurin d'un air niais sous lequel on pouvait reconnaître l'expression d'une joie maligne.

Emmanuel GONZALÈS.

(La suite au prochain numéro.)

## LE GRAND VASE CHINOIS

Il y avait dans le salon de mon père un grand vase chinois, très-grand, avec un gros ventre couvert de dessins extraordinaires. Son cou long montait haut et allait s'élargissant.

Mes bras d'enfant n'en pouvaient embrasser la moitié.

Des heures entières j'ai passé à regarder les mandarins, si majestueux dans leurs robes éclatantes, à admirer leurs femmes gracieuses et minaudières, qui se plient comme des fleurs sous les baisers d'une brise amoureuse. Rien n'égalait mon respect pour les soldats à l'air féroce, armés de leurs effrayantes halberdes dorées.

Les fleurs fantastiques m'envoyaient leur étrange parfum qui montait réellement à ma petite cervelle, l'exaltait et la promenait follement par ce beau pays des rêves que l'enfance habite, naïve et pleine d'une foi si gentiment passionnée.

Comme j'avais peur alors des horribles dragons à la longue, interminable queue ! Et qu'il me fallait de raisonnements, d'efforts et de vrai courage pour me décider à agacer, de mes doigts indiscrets, leurs dents jaunes et pointues !

On voyait, sur une terrasse en bambous d'architecture fantaisiste et peu rassurante, deux bébés chinois très-bien portants. Ils ont été pour moi de bons amis, patients, complaisants, attentifs, écoutant, impassibles mais sympathiques, et sans aucune marque d'ennui, les longues histoires qu'accroupi près du grand vase je leur contais longuement et tout bas.

Peu de camarades m'ont laissé de meilleur souvenir.

Mais je vais vous parler, et plein d'une émotion poignante, de la chérie de mes premières années, de Tcha-Tcha, mon amie, ma favorite, ma confidente, la gardienne fidèle de mes secrets que jamais elle ne trahira.

Ah! si elle répétait aujourd'hui ce que je lui disais autrefois, mes beaux rêves, mes sublimes ambitions, mes espérances, je casserais, je crois, le grand vase chinois.

Vous ne pouvez vous faire une idée de la beauté de Tcha-Tcha. Elle avait une peau blanche qui ressortait d'un éclat sans pareil sur le ventre rouge et officiel d'un puissant mandarin à grande barbe noire. Tcha-Tcha n'était pas coquette. Jamais elle ne regardait le mandarin; il avait pourtant l'air très riche! Depuis qu'elle me connaît, elle n'a regardé que moi; j'en suis sûr. Je l'ai bien guettée pendant des heures entières; je me suis traitreusement caché afin de l'épier; j'ai même fait semblant d'adresser mes hommages à une de ses voisines, une grande maigre effrontée qui jouait de la guitare. Je voulais voir si la colère et la jalousie pourraient altérer sa constance et sa vertu.

Non, fidèle et tendre Tcha-Tcha! Toi seule tu es restée la même! Toi seule n'as pas changé pour moi! Tu es toujours là prête à m'écouter. Tu me souris comme au premier jour!

Tu es froide, mais tu es bonne. Ton affection est semblable au marbre de Carrare: glacée, mais éternelle!

Du fond de mon cœur, je te remercie, et te bénis, Tcha-Tcha! Si tu ne t'attendris pas au récit de mes douleurs et si aucune larme ne mouille la porcelaine de tes joues lorsque je te dis mes misères et mes désespoirs, en revanche, jamais tu ne m'as grondé, jamais tu ne m'as reproché ma fuite, mon oubli, mes folies!

Tcha-Tcha portait une robe bleue sur un dessous jaune; elle avait au cou un collier d'or et sur la tête une coiffure haute de forme, une sorte de diadème. Elle était assise sur un fauteuil prodigieux, à grandes roues. D'une main elle tenait son éventail, et de l'autre elle soutenait gracieusement sa tête. Sa bouche était toute petite; ses yeux longs, en amande, avaient des paupières paresseuses qui laissaient filtrer un regard que je connais bien, mais que je ne veux pas traduire pour vous!

J'aimais Tcha-Tcha. Je n'avais confié mon amour à personne. Mon père et ma mère ne l'ont jamais su. Je soupçonne ma sœur cadette d'avoir deviné une partie de mon secret, mais je crois qu'elle n'a pas pu parvenir à savoir laquelle des belles dames du grand vase chinois m'avait bien voulu distinguer.

Il n'est pas un événement de mon enfance que je n'aie raconté à Tcha-Tcha. Je l'ai consultée toutes les fois que je trouvais quelque difficulté sur mon petit chemin, et toujours elle prenait mon parti. Je me rappelle combien elle s'indignait avec moi contre la brutalité de mon grand frère qui me maltraitait d'habitude. Elle faisait plus encore. Un soir qu'il jouait dans le salon, mon frère tomba au pied du grand vase et se releva, hurlant, avec une bosse énorme au front. On crut qu'il s'était cogné la tête contre le vase. Je ne dis rien, mais j'avais parfaitement vu qu'on se trompait. Je compris tout de suite que Tcha-Tcha avait voulu punir mon frère aîné, et je remarquai, le lendemain, que son éventail était un peu abîmé! Elle avait, — voyez-vous, — donné à Georges un grand coup d'éventail sur le front, et c'était bien fait, n'est-ce pas? Georges m'avait donné, lui, deux coups de poing, le matin, et Tcha-Tcha le savait par moi!

Au sentiment très-tendre que m'inspirait mon amie se joignait une ardente curiosité.

Le col du vase, couvert de fleurs et de grandes lianes au milieu desquelles voltigeaient des oiseaux aux couleurs inouïes, était trop élevé pour que je pusse l'atteindre. A peine, montant sur une chaise, m'était-il donné de voir d'un peu près ce monde merveilleux où s'épanouissait la plus incroyable végétation exotique.

Puis, qu'y avait-il dans les flancs de ce grand vase? Quels effrayants mystères renfermaient-ils? Il devait s'y agiter des monstres fantastiques; les dragons s'y promenaient certainement en agitant leurs queues difformes! J'aurais sacrifié tous les jouets de mon frère Georges pour pouvoir plonger mes regards dans cet inconnu. Je brûlais de voler à la découverte de ce pays enchanté.

Un jour, me voyant seul, par hasard, je pousse une chaise tout contre mon grand vase; je grimpe sur la chaise, me dresse sur la pointe des pieds, et, saisissant les bords du vase, je m'y cramponne et essaye de m'élever, à la force de mes petits poignets, jusqu'à l'orifice du gouffre.

Je fus brusquement interrompu dans mon escalade par ma vieille bonne Annette, qui, d'un bras vigoureux, me rapporta sur le tapis.

— Vous voulez donc vous tuer, petit malheureux!

Je lui affirmai que non.

— Mais si le vase était tombé sur vous?

Je frémis à la pensée du péril qu'avait couru, par ma faute, l'existence de mon amie Tcha-Tcha, et secouai la tête d'une façon dubitative.

— Certainement, monsieur, c'était possible! Et savez-vous que le vase aurait pu vous casser très-bien un bras ou une jambe?

Je souris, car je connaissais assez Tcha-Tcha pour savoir, au contraire, qu'elle ne m'aurait pas fait de mal.

— Ah! vous riez! Eh bien, je le dirai à madame, et elle vous défendra d'approcher du vase!

J'éclatai en sanglots. Songez donc! on allait me séparer de Tcha-Tcha!

— Pardon! m'écriai-je tout en larmes, pardon, Annette! Je ne ris pas, — tu vois, — puisque je pleure! Je ne le ferai plus, je promets! je voulais seulement regarder ce qu'il y a dans le grand vase!

— Allons, c'est bien, dit Annette attendrie. Ne pleurez plus; je ne me plaindrai pas à madame. Mais ne recommencez jamais! D'abord, il n'y a rien de joli dans ce vase, et vous n'y verriez que de vilaines choses.

Quinze ans ont passé. La folie et les passions m'ont entraîné loin de la maison paternelle. J'ai couru le monde, j'ai aimé, j'ai souffert, et un beau jour, bien las, l'enfant prodigue est revenu frapper à la porte. Il était pauvre et très-triste.

On lui a ouvert et il est entré la tête basse. Sa mère hésitait à embrasser son front vieilli par tant d'aventures. Sa sœur, elle lui a tendu les bras et a pressé sur les joues pâles de l'égaré ses lèvres chaudes d'un sang qui venait du cœur.

Le père n'était plus là.

Quand on le laissa seul dans le salon paternel, salon qu'il trouva plus grand qu'autrefois, parce que plusieurs en étaient partis qui ne devaient plus revenir, l'enfant prodigue tournant sa tête fatiguée, aperçut le grand vase chinois de Tcha-Tcha qui le regardait.

Alors, ce que la vue de sa mère dont les cheveux étaient devenus tout blancs, ce que la vue de sa sœur qui avait grandi sans s'appuyer à son bras, ce que l'aspect de ce salon meublé de souvenirs n'avait pas encore obtenu, Tcha-Tcha l'obtint d'un regard.

L'enfant prodigue poussa un cri déchirant, il tomba à genoux près d'elle, près de Tcha-Tcha, l'amie adorée de son enfance, et il colla ses lèvres sur la froide figure blanche.

« Oh ! Tcha-Tcha, ma chérie, murmura-t-il, que je suis malheureux et quelles peines j'ai à te dire ! Si tu savais combien j'ai souffert là-bas et le mal que m'ont fait ceux pour qui je t'ai abandonnée ! Tcha-Tcha, je suis vieux et je suis brisé ! »

» Aujourd'hui, je dois me mettre à genoux pour te parler de près, à toi dont la bouche, quand j'étais petit et tout debout, était juste à la hauteur de la mienne ! »

» Tout est changé ! »

» Maintenant, Tcha-Tcha, je reviens, et à toi je parlerai longuement et tout bas, ainsi qu'autrefois ; mais ce ne sera plus d'un riant avenir, ce sera du lamentable passé ! »

Puis l'enfant prodigue se rappela tout d'un coup ce que sa bonne Annette lui avait dit un jour : « Il n'y a rien de joli dans ce grand vase. C'est très laid et vous n'y verriez que de vilaines choses ! »

Maintenant sa tête dépassait de beaucoup les bords du grand vase chinois. Il se pencha et regarda. Ce qu'il y vit, je le sais ; c'étaient vraiment de vilaines choses, et Annette avait eu bien raison.

Au fond, gisaient quelques feuilles desséchées, des brins de mousse qui tombaient en poussière et des cadavres de fleurs. Une petite mouche égarée se cognait le front, en bou donnant, contre les parois du vase. Elle était venue respirer le dernier soupir d'une fleur qui se mourait.

Alors, au milieu des lianes et des plantes, effleurant l'aile des oiseaux fantastiques, passant serrés sur les terrasses, le long des palais, se glissant entre les soldats, les mandarins, les dragons, les femmes, les fantômes de ses illusions mortes toutes jeunes défilèrent devant lui, et il pouvait appeler chacune par son nom !

Il vit passer les rêves dorés de son enfance avec leur cortège de fleurs, de papillons, de soleil et de gaieté. Il recueillit un écho lointain et bien affaibli de son babil enfantin et des joyeuses romances qu'il improvisait naguère à sa belle en robe bleue et jaune.

Et le grand vase chinois entendit l'enfant prodigue qui disait à son vieil ami toutes ses douleurs.

Quand sa mère et sa sœur rentrèrent dans le salon, l'enfant prodigue était assis près de la cheminée, le visage altéré, les yeux rouges, mais il était calme.

Depuis il sort peu et cause souvent avec Tcha-Tcha. Celle-ci, qui est pratique et raisonnable, lui conseille de se marier ; seulement elle ne veut pas qu'il épouse une Chinoise... Les femmes ont surtout la jalousie de clocher.

FLAVIO.

### LE THÉÂTRE EN PROVINCE

Il y a quelque temps, on jouait dans une ville de province, — à Cette, s'il nous en souvient, — *le Trouvère*, du maestro Verdi.

Les instruments s'accordent ; le chef d'orchestre monte à son fauteuil, saisit son bâton et donne le signal du départ. Le tambour roule les mesures d'introduction, la toile se lève, l'orchestre reprend et les soldats entament le chœur.

— L'ouverture ! l'ouverture ! s'écrie un jeune homme qui s'est levé au parterre.

— L'ouverture ! l'ouverture ! répète la foule des spectateurs. Le chœur s'arrête ; les musiciens se taisent et le régisseur apparaît en scène.

— Mais, messieurs, il n'y a pas d'ouverture au *Trouvère*.

— L'ouverture ! l'ouverture ! reprend le public.

Et là-dessus commence, sur l'air des *Lampions*, un charivari infernal.

La salle était pleine ; le directeur, ne se souciant nullement de rendre l'argent, fit appeler le chef d'orchestre.

— Qu'allons-nous faire ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je ne peux pas jouer une ouverture qui n'existe pas.

— Une idée ! Avez-vous dans vos cartons une ouverture répétée... sue ?

— Oui. Celle de *Zampa*, par exemple.

— Eh bien, va pour celle de *Zampa* !

Les parties d'orchestre furent exhumées de leurs cartons, placées sur leurs pupitres, les musiciens prévenus par le chef, qui remonta à son poste, et l'ouverture commença.

Une fois terminée, on reprit immédiatement les six mesures de tambour du *Trouvère*, et la représentation se continua aux grands applaudissements du public.

M. B..., le directeur, nous a avoué ne jamais avoir représenté le *Trouvère*, depuis cette époque, sans faire précéder cet ouvrage de l'ouverture de *Zampa*.

Ceci est historique.

\*  
\*  
\*

Un jour, — c'était pendant une des tournées en province de l'acteur Rouvière, — l'éminent artiste s'arrête à Lyon, et les journaux annoncent qu'il va jouer l'un des chefs-d'œuvre de Shakespeare. *le Roi Lear*.

Le soir venu, la salle est comble jusqu'au cintre, et la pièce commence.

Tout va bien d'abord ; mais voilà qu'au moment où l'acteur doit fondre en larmes sur le corps de Cordélia, le public croit s'apercevoir que sa physionomie prend un caractère tout à fait éloigné de l'esprit momentané de son rôle. Le cortège qui l'environne, hommes et femmes, paraît agité du même vertige. Tous semblent faire leurs efforts, pour étouffer une immense envie de rire. Cordélia elle-même, qui, la tête penchée sur un coussin de velours, a l'imprudence d'ouvrir les yeux, se lève brusquement de son sofa et disparaît du théâtre en éclatant d'un fou rire.

Couvaincus alors qu'on se moque d'eux et ne voulant pas qu'on les joue, les spectateurs se mettent à siffler. Le tumulte menaçait de grandir, quand un gamin, placé à la troisième galerie, s'écrie brusquement :

— Ah ! ce chien !

Et de son doigt, il désigne à tous les regards, un des bancs de l'orchestre.

Cette fois, c'est au tour du public à éclater de rire. Et il y avait de quoi.

Un gros boucher était assis au premier rang et dormait. Ce boucher était accompagné d'un chien qui, pour mieux voir sans doute, avait fini par sauter sur les genoux de son maître, et qui, les deux pattes de devant appuyées sur la rampe de l'orchestre, regardait gravement ce qui se passait sur la scène.

De plus, à un moment, le boucher, ayant trop chaud, avait retiré sa perruque, puis il l'avait placée, sans y prendre garde, sur la tête de son chien.

C'est le spectacle de ce chien, coiffé d'une perruque et assis à l'orchestre qui avait troublé les acteurs d'abord, et qui provoquait maintenant l'hilarité de toute la salle.

Ch. DAVID.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✱, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, Propriétaires-Gérants.